MARIA,

OU

LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR F. P. A. LEGER;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Royal de l'Odéon, par les Comédiens du Roi, le 1er. Décembre 1817.



PARIS,

Chez J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de Hocquet, rue du Faubourg Montmartre, nº. 4.

1818.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A M. PICARD,

Lun des quarante de l'Ocadémie française, et Chevalier de la Légion d'Honneur.

Mon Ami,

Ton obligeante amitié a tiré de mon portefeuille un Ouvrage que je croyais destiné à ne jamais voir le jour;

Les Artistes du Théâtre que tu diriges, l'ont embelli de leurs talens;

Le Public l'a reçu avec bienveillance;

Permets-moi de t'en faire hommage. Je me trouve heureux de pouvoir exprimer publiquement la reconnaissance, l'estime et l'attachement que t'a voués

Ton ami,

F. P. A. LEGER.

 $\mathsf{Digitized} \, \mathsf{by} \, Google$

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Georges MILLER, marin, père de Maria.

M. Chazel.

SOLIGNY, neveu de Mad. Dalville, amant de Maria. M. Pélissier.

Mad. DALVILLE, veuve, agée

de trente ans. Mad. Delillo.

MARIA. Mlle. Fleury.

JULIE, femme de chambre de Mad. Descuillez.

MARIA,

OU.

LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE,

Comédie en un acte et en vers.

Le Théâtre représente un salon. Il y a sur un bureau quelques rangées de volumes, des brochures, des journaux, cic. et une bibliothèque à côté.

SCENE PREMIERE.

Mad. DALVILLE, JULIE.

Madame Dalville est assise près du bnreau : Julie assise également de l'autre côté du Théâtre, tient un livre qu'elle lit avec difficulté.

JULIE, lisant avec des lunettes.

« Ainsi, la jeune personne que l'on regardait comme une » orpheline pauvre et abandonnée, et faité, tout au plus, pour » remplir les tristes fonctions de demoiselle de compagnie, se » trouva tout-à-coup une riche héritière. Envain les spec- » tres et les revenans assiégeaient nuit et jour le caveau où elle » était renfermée... renfermée!...» (Ses lunettes tombent et elle s'arrête.)

Mad. DALVILLE, se levant.
Toujours des revenans, des spectres, des caveaux!
Voilà le seul esprit de cent romans nouveaux.

JULIE.

Mal-à-propos, je crois, votre couroux s'allume, J'en suis à peine encor au cinquième volume, L'intérêt se prépare, et déjà le lecteur, Peut soupçonner le but qui dirige l'auteur.

Mad. DALVILLE.

J'en ai trop écouté, tu peux fermer ton livre

Si vous le permettez, je brûle de poursuivre.

Mad. DELVILLE, gaiment et avec bonté.

Julie excuse-moi : je ne sais si j'ai tort,

Mais aujourd'hui, du moins, ta lecture m'endort.

JULIE se lève d'un air piqué.

Quels ouvrages aussi, me donnez-vous à lire?

Digitized by Google

Quel charme voulez-vous que ma lecture inspire, Quand il faut, dans une heure, effleurer tour-à-tour Les romans de la veille, ou les pamphlets du jour? Puis-je vous amuser quand de nos empyriques. Je parcours en baillant les feuilles léthargiques? Quand je lis ces traités où l'auteur, à grand frais, Nous prouve qu'il sait tout excepté le français? Lisons, si vous voulez que ma voix vous réveille, Racine, Fénélon, ou Molière ou Corneille; Chaque jour, avec eux, prennant un noble essor, Je saurai vous prouver que je sais lire encor.

mad. DALVIILE.

Sais-tu qu'en vieillissant, tu deviens très-caustique, Toi, dont le bon esprit et le cœur excellent, T'ont fait toujours chérir.

JULIE.

Je défends mon talent.

Mad. DALVIÈLE.

Je ne l'attaque point; mais le repos, ma chère, A ton âge, devient un besoin nécessaire, Et d'un trop lourd fardeau, pour te débarrasser, J'ai pris quelqu'un.

JULIE.

Ainsi, vous allez me chasser?

mad. DALVILLE.

Te chasser! moi, Julie!.. Ah! l'amitié fidèle
Sait trop apprécier ta tendresse et ton zèle.
Je puis te dispenser d'un trop pénible emploi,
Mais ta place est toujours marquée auprès de moi.
Tu formas, tu suivis, tu guidas ma jeunesse,
Je me fais un plaisir d'honorer ta vieillesse.
Si, dans mes premiers ans, tu m'as servi d'appui,
Mon cœur, avec plaisir, s'en souvient aujourd'hui;
Et de tes soins touchans, mon âme pénétrée,
Ne fait que s'acquitter d'une dette sacrée.

Puis-je, si toutefois ce n'est pas le regret, Pous-je, si toutefois ce n'est pas un secret, Nous demander ici quelle est ma remplaçante?

mad. DALVILLE.

Une jeune personne, aimable, intéressante, Qu'éleva sous ses yeux, madame d'Almérant, Et que son amitié m'a léguée en mourant. JÜLIE.

Connaît-on ses parens? Comment se nomme-t-elle?

Mad. DALVILLE.

Maria; c'est du moins le nom dont on l'appelle. On dit que sa famille, après de longs revers, Pour chercher un asile, a dû franchir les mers. Qu'elle a joui long-tems d'une fortune immense.

JULIE.

Ces on dit ne sont pas toujours sans vraisemblance: J'ai lu dans les romans...

mad. DALVILLE.

Laisse là tes romans.

Je connais ses vertus, je connais ses talens:
Elle est douce, elle est bonne, elle est instruite et sage,
Puis-je d'une compagne exiger davantage?
Tout ce que j'en ai vu, tout ce qu'on m'en a dit,
D'une profonde estime a frappé mon esprit.
J'ai de ce qu'elle vaut, une très-haute idée,
Et d'ailleurs mon neveu me l'a recommandée.

JULIE

D'un si vif intérêt je respecte l'objet;
Mais vous en conviendrez, ce n'est pas sans sujet
Qu'un neveu de vingt ans recommande à sa tante
Une jeune personne aimable, intéressante.
Je ne suspecte rien; mais je crois qu'aujourd'hui,
C'est un présent qu'il fait bien moins à vous qu'à lui.

Ma chère, à Soligny je rends plus de justice:
Je l'ai toujours connu dépouillé d'artifice;
Il peut être étourdi, léger, présomptueux,
Comme on l'est à vingtans, mais il est vertueux;
Lorsqu'il tient tout de moi, de biens quand je l'accable,
De vouloir me tromper je le crois incapable;
Au reste, observe-les.

JULIE.

Je les observerai.

S'ils te semblent d'accord...

JULIE.

Je vous en instruirai.

Je sais approfondir tout ce que je soupçonne.

Mad. DALVILLE.

Il suffit... aujourd'hui je n'y suis pour personne.

JU! IE.

Personne, absolument!

mad. DALVILLE.

Excepté Maria.

Tu viendras m'avertir dès qu'elle arrivera.

JULIE, d'un ton malin. C'est à moi d'annoncer la nouvelle venue.

mad. DELVILLE.

J'oubliais... un billet d'une main inconnue, M'apprend qu'un vieux marin, je ne sais pas pourquoi, Doit, à midi précis, se présenter chez moi.

Et vous le recevrez?

mad DALVILLE.

Pourquoi non, je te prie! JULLE.

C'est quelque malheureux qui, par supercherie De surprendre un bienfait aura conçu l'espoir. mad. DALVILLE.

Si c'est un malheureux, il faut le recevoir. JULIE.

Voilà toujours comment votre bon cœur s'amuse. A prodiguer des biens dont le méchant abuse: Vous ne le verrez point.

mad. DALVILLE, avec une gaîte affectueuse.

Nous jouons de malheur: Tout le monde anjourd'hui te donne de l'humeur. Calme toi: de tes soins, j'ai fait la longue épreuve, Je t'en demande encore une dernière preuve, Obéis: et demain, pour prix de tea travaux, Tu n'auras qu'à jouir des douceurs du repos (Elle sert.):

SCENE II.

JULIE, seule.

Il n'en est pas moins vrai que l'on me congédie. Voilà! vieux serviteurs, comme l'on vous oublie. Donnez-vous bien du mal, des que vous vieillissez, L'on méconnaît bientôt vos services passés.... Sans cette Maria qui cause ma disgrace, Pendant vingt ans encor j'aurais gardé ma place. Madame accoutumée à tout voir par mes youx, A n'agir que par moi, me laissait en ces lieux D'un pouvoir absolu toujours environnée:

ţ

Sa maison à mes lois semblaitsubordonnée;
On me faisait la cour, et, sort trop plein d'appas
Tous, jusqu'à l'intendant, me parlaient chapeau bas :
Je serai maintenant obscure, méconnue...
Nous la verrons du moins, cette belle inconnue
Qui doit, dans mes emplois, me remplacer demain.
Puisque l'on m'a permis un sévère examen,
Pour peu qu'en ma faveur la fortune conspire,
Je puis encor tronver moyen de l'éconduire.
Que je deive, au surplus, tout perdre ou tout gagner,
Je promets franchement de ne pas l'épargner.
On vient... cet air content m'annonce que c'est elle:
Je vais m'en assurer... Que veut mademoiselle?

SCENE III.

MARIA, JULJE.

MARIA.

De madame Dalville un moment d'entretien.

JULIE.

A quel sujet?

MARIA.

'Mais c'est... son secret et le mien?

Est-ce vous que l'on prend pour tenir compagnie?

Oui, si l'on a besoin d'une sincère amie.

TEIT.FI

Vous avez des talents sans doute ?

MARIA.

Sont ce que dans mon sexe on estime le plus.

Cela ne suffit pas pour entrer en service.

MARIA, gaiment.

Instruite par vos soins, je serai moins novice.

JULIE.

Un trait malin!

MARIA.

Jamais avec les gens polis.

JULIE

Les sarcasmes ici seraient mal accueillis, Songez-y.

MARIA.

Je réponds comme l'on m'interroge.

JULIE.

Vous avez un air fier.

MARIA.

Brisons sur mon éloge.

JULIE.

Et cela sied fort mal quand on veut se placer.

MARIA.

Je ne l'oublierai point... Voulez-vous m'annoncer?

JULIE.

Votre nom?

MARIA.

Maria.

JULIE.

Vos qualités.

MARIA.

Aucune.

JULIE.

Il me semble qu'au moins, on doit en avoir une.

MARIA, avec dignité.

De ma démarche ici, comme on est prévenu, Mon nom suffit, madame, il n'est pas inconnu. JULIE, à part.

Quel air de dignité! me serais-je méprise?

MARIA.

Et de vos questions j'ai lieu d'être surprise.

JULIE.

Je n'ai pas eu dessein... (à part.) de la brusquer sitôt, J'ai mal fait, elle tient à des gens comme il faut, Je n'en saurais douter: réparons ma bévue... N'avez-vous pas trouvé qu'à la première vue, J'ai l'abord un peu sec?

MARIA

Jamais je n'apperçois

Ce qu'on ne doit pas voir.

JULIE.

Je suis brusque par fois,

Mais au fond je suis bonne.

DIARIA.

Où puis-je vous attendre?

JULIE.

Ici: dans un instant, Madame va s'y rendre; Je cours la prévenir avec empressement: Veuillez, en l'attendant, vous asseoir un moment; Voilà, sur ce bureau, des poèmes épiques, Des journaux, des sermons, des opéras-comiques. Vous trouverez Racine auprès de Massillon, Voltaire entre Corneille, Eschyle et Crébillon, Puis sur le même rang, vous trouverez Delille Au-dessus de Milton et tout près de Virgile. D'attendre quelquefois on peut être effrayé, Mais le tems, avec eux, est moins long de moitié.

MARIA.

Vous m'accablez : pour moi c'est montrer trop de zèle. JULIE.

Je remplis mon devoir : bientôt , mademoiselle , Je saurai vous prouver, par un soin non suspect, Et ma profonde estime et mon profond respect. Le plus doux de mes vœux est de vous être utile... Mais j'entends le neveu de madame Dalville; Vous connaissez, je crois, monsieur de Soligny?...

(Maria fait un mouvement que Julie paraît comprendre.) Permettez qu'un moment je vous laisse avec lui : Je pars ; de vous servir je suis impatiente.

(à part en sortant.) J'en sais assez déjà pour éclairer la tante.

SCÈNE IV.

MARIA, seule, regardant vers Julie qui sort.

u Vous connaissez, je crois, monsieur de Soligni!..." Oui, sans doute... à ce nom mon cœur a trésailli ; Il m'adore... il me croit d'une illustre famille, Quand d'un pauvre marin je ne sois que la fille. Moi-même, soit faiblesse, ou plutôt vanité, J'ai vu, sans déplaisir, ce bruit accrédité. Par amour-propre enfin , j'ai rougi de mon père . . . Oh l je la détruirai, cette erreur passagère, Je dirai tout.

SCENE V.

MARIA, SOLIGNY.

SOLIGNY.

Enfin, le ciel combie mes vœux: Sans soupconner l'amour qui nous unit tous deux, Ma tante, à mes transports aveuglément docile, Dans sa propre maison vons ménage un asile, Et votre cœur sensible a daigné l'accepter. Maria.

Digitized by Google

MARIA.

Oui, mon cher Soligny, mais pour n'y pas rester.

D'un si prompt changement d'où peut naître la cause?

C'est un devoir sacré que la raison m'impose.

L'amour vous le défend.

Un sentiment si doux...

Est tout pour Soligny, s'il n'est plus rien pour vous.

Voulez-vous qu'avec vous franchement je m'explique.

Les meilleurs argumens ne sont pas sans replique.

MARIA.

Si chez vous la raison conserve quelqu'accès, Soyez juge entre nous.

SOLIGNY.

Vous perdrez le procès.

Sensible à l'infortune où vivait ma famille, Madame Dalmerant m'adopta pour sa fille, M'élèva sous ses yeux, et des mes jeunes ans, M'applanit le chemin des arts et des talens. Elle fit trop pour moi : la route plus commune, Aurait convenu mieux à mon humble fortune. Mais surtout sa faiblesse eut tort d'encourager, Votre amour que mon cœur ne doit plus partager.

Je n'oublierai jamais ses vœux et sa promesse.

MARIA.

Il ne m'est plus permis d'écouter la tendresse;
Tout est changé pour moi; la mort a tout détruit,
Et je dois me soumettre au sort qui me poursuit,
Des honneurset des biens, vous êtes à la source,
Quelques faibles talens sont ma seule ressource.
Reprennons aujourd'hui, sans honte et sans fierté,
Vous l'éclat qu'on vous offre et moi l'obscurité.
Pour nous flatter encor d'un reste d'espérance,
La fortune entre nous a mis trop de distance.
Laissez-moi m'éloigner: reprenez vos sermens:
Sachons d'un grand effort adoucir les tourmens.
Si l'amour fut souvent conduit par la folie,
Ou'une fois la raison lui tienne compagnie.

Digitized by Google

SOLIGNY.

Moi! je renoncerais au bien qui m'est promis!

MARIA.

Vous y renoncerez, en sachant qui je suis.

Apprenez, Soligny, qu'un honnête indigence...

SOLIGNY.

A d'illustres parens vous devez la naissance, On le dit, je le crois.

MARIA.

3

On me fait trop d'honneur, Je veux vous détromper.

SOLIGNY.

Laissez-moi cette erreur, Et souffrez que ma main, sans vous être importune, Vous dédommage un jour des torts de la sortune.

MARIA.

Votre tante, à ce vœu, ne souscrira jamais.

Pour la persuader, j'ai mes moyens tout prêts,

Des moyens!

SOLJGNY.

Les voici: pour vous bien prévenue, Ma tante s'applaudit de vous avoir connue, L'effet est naturel: vos vertus, vos talens, Accroissent, chaque jour, ses premiers sentimens; Elle admire et chérit votre candeur touchante, Votre esprit la séduit, votre bonté l'enchante; Elle plaint vos malheurs: et moi, prompt à saisir Tout ce qui peut flatter ses vœux et mon désir, J'ajoute mes regrets au regret qu'elle exprime. Du sort le plus cruel, je vous peints la victime: Sans trop me prononcer, je me montre jaloux D'offrir à vos vertus un avenir plus doux, L'amour éloquemment s'explique par ma bouche: Ma tante résléchit, j'insiste, je la touche; Ellese rend enfin, et son cœur maternel, Tous deux avec transport, nous conduit à l'autel. Voilà mon plan, mon but; jugez si la tendresse Peut à plus de raison, réunir plus d'adresse.

MARTA.

C'est fort bien arrangé; mais souvent les parens Dans leurs calculs profonds dérangent les amans, Et si vous me peignez avec trop d'avantage, La vérité pourra détruire votre ouvrage. SOLIGNY.

Si vous me secondez, je réponds du succès,

MARIA,

On vient... séparons-nous...

SCENE VI.

Madame DALVILLE, SOLIGNY, MARIA, JULIE,

' Mad. DALVILLE, bas à Julie.
D'un mot, éprouvons les.

Moi, je vais observer.

Mad. DALVILLE, à Maria, Soyez la bien venne;

Avec empressement, vous étiez attendue.

Tant de bonté m'honore, et pour la mériter, Je n'épargnerai rien.

Mad. DALVILLE.

Je n'en dois pas douter:

Par ma meilleure amie, avec soin élevée,

A de brillans destins vous étiez reservée,

Si la mort, trop rapide, a trompé ses projets,

Nous tâcherons, du moins, d'adoucir vos regrets,

Bon! un pareil accueil est d'un heureux présage,
Mad. DALVILLE.

Mais parlons des talens qui sont votre partage. Vous avez, je le sais, une assez belle voix.

Elle chante à ravir.

Maria, sourit à Julie qui lui fait des signes d'intelligence.)

La harpe, sont vos doigts,

S'embellit aux accords d'une riche harmonie,

Elle donne à son chant une grace infinie, mad. DALVILLE.

Vous brodez avec art, vous peignez avec gout, Et vous lisez très-bien.

Mademoiselle unit au cœur le plus sincère, L'esprit le plus orné, le plus heau caractère... JULIE, à mad. Dalville.

Vous entendez, je crois...

mad. DALVILLE, à Soligny.

Doucement, mon neveu.

MARIA.

Monsieur, vous m'accablez.

JULIE, à part.

Le jeune homme prend feu.

mad. DALVILLE, à Maria.

Ne vous alarmez pas du zele qui l'inspire, Vous justifiez trop tout ce qu'il a pu dire. Aussi j'aime à penser que madame d'Albris, D'un sujet tel que vous, sentira tout le prix; Vous partirez demain, pour vous rendre auprès d'elle.

SOLIGNY.

Eh! quoi! vous enverriez si loin mademoiselle! Vous pourriez réléguer dans un désert affreux Tant d'attraits, de vertus et de talens heureux? Mad. DALVILLE.

Qu'a donc, mon cher neveu; ce choix qui vous étonne?

SOLIGNY.

C'est qu'en vérité, moi, qui vous connais si bonne, J'ai peine à concevoir comment, avec sang-froid, Vous pouvez l'exiler dans un si triste endroit!

JULIE

Triste! que dites vous! c'est un château gothique, Il est vrai, mais il offre un aspect magnifique. C'est un vrai monument: ce chef-d'œuvre de l'art, Fut bâti par Pompée... ou plutôt par César. Je ne sais pas lequel, mais j'ai, de sa structure, Dans vingt romans anglais retrouvé la peinture.

MARIA, avec alteration.

Quel qu'il soit, si j'y suis introduite par vous,
Madame, mon destin me semblera trop doux.

Quand on est, comme moi, sans bien et sans naissance,
N'est-on pas trop heureux de trouver l'existence?

Mon esprit, d'un tel lieu, n'est point épouvanté;
La retraite sied trop à mon obscurité,
Et dès demain...

(On entend un grand bruit dans la coulisse.)

solicny, allant vers la porte, avec impatience.

Quel bruit!

mad. Dalville, à son neveu. Demeurez, Vois, Julie. SOLIGNY.

Mais ma tante...

mad. DALVILLE.

Restez. Et vons, ma chère amie, Veuillez m'accompagner dans mon appartement; Je veux de vos talens y jouir un moment. (A Soligny, qui va vers la porte.)
Venez donc, Soligny.

(Ils entrent tous trois.)

SCÈNE VII.

MILLE, JULIE. Miller, vêtu en simple habit de matelot.

MILLER, parlant au-dehors.

Le diable vous emporte!
Quoi! m'avoir fait attendre un quart d'heure à la porte!

Il est poli

MILLER.

Pas trop; mais chacun a son ton: *
J'appelle, en franc marin, les choses par leur nom.

Que voulez-vous?

MILLER.

JULIE.

Je veux qu'à ma fille, au plus vîte, Vous alliez à l'instant annoncer ma visite. Allez, je suis pressé.

JULIE, à part.

(Haut.)

Quel bourru! Mais, Monsieur, Comme je crains ici de faire quelqu'erreur, Venillez m'apprendre au moins quelle est votre famille, Et de quel nom je dois appeler votre fille.

Ne connaissez-vous pas la jeune Maria?

JULIE.

Elle est ici, Monsieur.

MILLER.

Eh bien! prévenez-la.

JULIE.

Oui, mais je ne crois pas que vous soyez son père.

MILLER.

C'est un peu fort.

JULIE.

De grâce, écoutez sans colère. Celle que je connais, qui demeure céans, Doit, dit-on, la naissance à d'illustres parens; Et sans vous offenser...

MILLER.

Vous jugez à ma mine, Que je ne puis avoir une illustre origine.

JULIE.

Je ne dis pas cela.

MILLER.

Non, mais vous le pensez.

J'excuse vos soupons; au surplus, c'est assez.

L'exemple et la raison ne sont rien pour les hommes:
On a vu dans tous tems, comme au siècle où nous sommes,
L'honnète homme en haillons, repoussé, méconnu,
Tandis que l'on respecte un faquin revêtu.
Je suppose pourtant, ou plutôt, j'aime à croire,
Que ma fille n'a point, par une vaine gloire,
Accrédité ce bruit.

JULIE.

Je n'en repondrais pas; Ce qui flatte l'orgueil, a toujours des appas.

MILLER.

Il suffit: dites-lui qu'un marin, qu'un corsaire, Nommé Georges Miller, et qui se dit son père, Veut la voir à l'instant.

iurir.

Monsieur Georges Miller,

C'est votre nom?

MILLER.

Je crois que je parle assez clair?

JULIE. (A part.)

Matelot et corsaire... O la bonne nouvelle! Et moi qui la prenais pour une demoiselle! Ma foi, je promets bien, en dépit des romans, De ne plus ennoblir si lestement les gens.

MILLER.

Point de réflexions : dépêchez-vous, ma bonne.

JULIE, à part.

Ma bonne! ces marins ne respectent personne.

Digitized by Google

MILLER.

Je paierai largement.

JULIE, d'un air ironique.

Vous en avez bien l'air!

Je vous obéis donc, monsieur Georges Miller.

(Elle sort en riant.)

SCENE VIII.

MILLER, seul.

Quoi! ma fille! en effet, pourrait se méconnaître! Et rougir de l'état où le ciel la fit naître! Avant de l'embrasser, je dois avec raison Donner à son orgueil une bonne leçon.

SCENE IX.

MILLER, MARIA.

MARIA

Le ciel a donc comblé ma plus douce espérance : Je vous revois , mon père , après huit ans d'absence ! MILLER.

Oui, ma fille... Que dis-je? ah! madame, pardon, ll ne m'appartient pas de vous donner ce nom. Un pauvreimatelot, sans éclat, sans famille, Ne peut sous ces dehors reconnaître sa fille. (à part.) Elle est ma foi très-bien.

MARIA

L'absence ni le tems

N'ont pu changer pour vous mes premiers sentimens; Puisque le ciel permet qu'enfin je vous revoie, D'un moment aussi doux ne troublez point la joie, Et souffrez que mon cœur, par goût et par devoir, Exprime le plaisir que j'éprouve à vous voir.

Excusez: je craindrais ici quelque méprise:
Ma fille, sur ce ten, n'a jamais été mise.
Elle n'affiche pas les grandeurs et l'éclat,
Et sait qu'on ne doit point rougir de son état.
Elle n'aurait jamais déguisé sa naissance
Pour se donner partont un peu plus d'importance.

MARIA,

Contre moi, je le vois, vous êtes prévenu,

Digitized by Google

Mon père, mais mon cœur ne vous est pas connu. Je dois cette parure aux bontés d'une amie Dont les soins généreux ont embelli ma vie. Madame Dalmerant, vous le savez, n'est plus, Et ses bienfaits pour moi deviennent superflus; Ils n'ont plus aucun prix aux yeux de votre fille. Quant à me supposer d'une illustre famille, De ma bouche jamais si ce mot n'est sorti, Je ne l'ai pas sans doute assez tôt démenti, C'est un tort, j'en conviens: mon inexpérience N'en a pas soupçonné toute la conséquence: Mais le ciel m'est témoin que ce bruit répété, Qui peut-être en secret flattait ma vanité, N'a jamais affaibli dans mon âme sincère L'amour et le respect que je dois à mon père.

MILLER.

Elle est charmante.... Viens, Maria, m'embrasser! Convenir de ses torts c'est les tous effacer; Dans cet aveu naif où la franchisse brille, D'un bon, d'un vrai marin je reconnais la fille.

MARIA.

Vous ne m'en voulez plus?

MILLER

J'excuse ton erreur,
Elle part de ta tête et non pas de ton cœur:
L'amour-propre a tout fait: ce guide un peu bizare
Quelquefois conduit bien, plus souvent il égare,
Mais dût-il en souffrir, sache qu'en aucun cas,
On ne doit se donner pour ce que l'on n'est pas.
Il n'est jamais permis de sortir de sa sphère.
Regarde-moi, je suis matelot et corsaire,
J'en conserve l'habit.

MARIA.

Je dois vous imiter.

Et de vos bons avis je saurai profiter.

MILLER.

Comment es-tu reçue ici?

MARIA. Comme une amie.

MILLER.

Quel est ton sort?

MARIA.

Je suis dame de compaguie.

Maria.

U

MILLER.

Dame de compagnic! et ce sublime emploi A quoi t'oblige-t-il?

> MARIA. Il impose la loi

D'étudier les goûts, l'humeur, le caractère De celle à qui surtout on doit chercher à plaire. De prévenir ses vœux et ses moindres désirs, De partager sa peine ainsi que ses plaisirs, D'être à ses volontés aveuglement docile. Quand les cœurs sont d'accord la tâche est bien facile. Pour Madame, on dispose un concert aujourd'hui; Demain, par la lecture on charme son ennui; Toujours à ses côtes, par goût, par habitude, On la suit dans le monde, ou dans la sollitude. I antôt d'un entretien la douce intimité, Des jours trop ressemblans, rompt l'uniformité. Tantôt c'est un hosquet que pour elle on décore, Un dessein que l'on fait : . . . ce n'est pas tout encore : Sa compagne, en son nom, prodiguant ses bienfaits, Partage les transports des heureux qu'elle a faits, Et trouve ainsi moyen, par ses soins et son zèle, De ne former qu'un cœur et qu'une âme avec elle.

MILLER.

C'est fort bien : ta candeur te montre tout en beau: Mais tu ne connais pas le revers du tableau, Ma fille: auprès d'un grand, ou même auprès d'un riche, Le théâtre n'est pas ce que promet l'affiche: Ils vous semblent d'abord généreux, complaisans, Mais pour les captiver, il faut à tous momens Eriger en vertus leurs défauts ou leurs vices, Enconser leurs travers, adorer leurs caprices, De leurs goûts incertains percer l'obscurité, A leurs yeux abusés farder la vérité, En éloigner surtout une franchise austère, Et ne leur présenter que ce qui peut leur plaire. Il faut exagérer le peu de bien qu'ils font, Et se tenir toujours dans un respect profond. Le vrai zèle à leurs yeux vaut moins que la souplesse; On est tout quand on flatte, on n'est rien quand on blesse. Voilà pourtant le sort où tu veux te lier... Mais j'ai voulu t'instruire et non t'humilier. Pour un pareil état ma fille n'est point née : Je dois seul désormais régler ta destinée : Tu vivras près de moi : je serai ton appui; Jamais près d'un bon père on n'a besoin d'autrui.

Vas faire tes adieux à madame Dalville: Sa bonté, je le sais, te voulait être utile, De tant de bienveillance il faut lui savoir gré, Et moi-même, bientôt, je l'en remercierai. Allons, va, je t'attends... mais, va donc.

MARIA, avec un profund soupir.

Oui, mon père.

MILLER.

O mon dieu! quel soupir! (à part.) j'entrevois du mystère, Il faut le pénètrer. (Haut.) Parle-moi franchement, Quelque motif secret, plus fort assurément Que la nécessité de quitter cet asyle Rend pour toi le départ pénible et difficile. Hein?... Qu'en dis-tu?

MARIA.

Je dis...

MILLER.

Surtout point de détour, Gageons que l'amitié, beaucoup moins que l'amour Excite tes regrets.

MARIA.

Ne gagez pas, de grâce,

Je perdrais.

MILLER.

Et voilà le point qui t'embarasse.

MARIA.

Si vous saviez celui dont mon cœur a fait choix...

Je le connais: de lui l'on m'a parlé vingt fois... Monsieur de Soligny.

MARIA.

C'est lui qui m'intéresse:
Madame Dalmerant approuvait sa tendresse;
Et tout en combattant ses vœux et son ardeur,
Je les ai partagés dans le fond de mon cœur.
Chaque jour, de m'aimer je lui faisais défense.

MILLER.

Sans comptèr cependant sur son obéissance.

MARIA.

Je ne me flattais point de l'espoir d'être à lui, Mais pour y renoncer qu'il m'en coûte aujourd'hui? Vous le dirai-je enfin? maintenant dépourvue De ces dehors brillans qui plaisaient à sa vue, Et du monde ébloui m'attiraient les égards, Je ne sais plus comment paraître à ses regards.

(20)

MILLER.

S'il a brûlé pour toi d'une ardeur légitime, Ses feux doivent encor s'accroître par l'estime.

MARIA.

Il dépend de sa tante.

MILLER.

Il doit la consulter.

MARIA.

Elle a ses volontés.

MILLER.

Il doit les respecter.

MARIA.

C'est, mon père, en deux mots assez me faire entendre Qu'aux vœux de Soligny je ne dois plus prétendre.

J'ignore ses projets; mais il est bien certain Que ce n'est pas à moi d'aller offrir ta main. Va donc prendre congé de madame Dalville, Et faire tes apprêts pour quitter cet asile. Si par fois l'avenir se dérobe à nos yeux, Laissons agir le tems, il fait tout pour le mieux.

(Maria sort.)

SCENE X.

MILLER, seul.

Je crois qu'il était tems d'arriver : mon absence N'était pas sans danger , j'en vois la conséquence... Mais qui parle à ma fille?... Eh! c'est l'amant chéri; Du moins je le soupçonne à son air attendri... L'entretien paraît vif... il conjure, il supplie... Contre un si prompt départ je crois qu'il se récrie... C'est assez naturel... Ah! l'on forme un projet... Ou je me trompe fort, ou j'en suis le sujet. On va pour m'altaquer mettre tout en usage; Eh! bien, avec sang froid soutenons l'abordage; Je ne puis m'effrayer d'être seul contre deux ; J'ai souvent soutenu des chocs plus dangereux. Tenons ferme,

SCENE XI.

SOLIGNY, MILLER.

SOLIGNY.

J'accours accablé de tristesse. Mais daignez pardonner au trouble qui me presse : Est-il vrai qu'à l'instant, au mépris de nos vœux, Maria par votre ordre abandonne ces lieux?

MILLER.

Oui, Monsieur; et je crois que rappeler ma fille C'est remplir les devoirs d'un père de famille. SOLIGNY.

Homme injuste! p uoi voulez-vous la priver Du sort que tout ici semblait lui réserver? C'est affreux.

MILLER.

Mais, Monsieur, de quel droit, à quel titre, Entre ma fille et moi, vous faites vous arbitre?

SOLIGNY.

Du droit que pour jamais ont gravé dans mon cœur Le désir et l'espoir d'assurer son bonheur.

MILLER.

Ce langage me cause une surprise extrême.

SULIGNY.

Deux mots vont l'expliquer : je l'adore, elle m'aime, Et je l'épouse.

MILLER.

Mais, pour former ces liens Avez-vous consulté vos parens et les siens? soligny.

Non, Monsieur, pas encor.

MILLER.

L'assentiment du père
Etait pourtant, je crois, tant soit peu nécessaire,
Et votre tante, enfin, pour fixer votre choix,
A votre confidence avait bien quelques droits.

SOLIGNY.

Je vous entends: ainsi vous me faites un crime D'un sentiment fondé sur l'honneur et l'estime.

MILLER.

Moi? pas du tout. Aimez ma fille, j'y consens; Mais n'oubliez jamais ce qu'on tloit aux parens. solieny.

Quoi! nous pourrons former une union si chère! Que j'aurai de plaisir à vous nommer mon père!

Un moment... cet honneur me flatte infiniment, Mais avant de répondre à votre empressement, Il me faudrait l'aveu de madame Dalville.

SOLIGNY.

Soyez sur ce point-la parfaitement tranquille. De toutes ses bontes je suis l'unique objet, Je l'obtiendrai... d'ailleurs... Il me vient un projet...

Quelque prosond qu'il soit, ou que je le supose, La fortune y pourrait déranger quelque chose, Et le rendre-à-la sois, impraticable et nul.

soliony, avec confiance.

Je crois être à-peu-près certain de mon calcul.

Vous aurez, quelque jour, de grands biens en partage; Savez-vous si ma fille a le même avantage?

SOLIGNY.

Que m'importe, Monsieur? Ses vertus, ses attraits, Sont des biens qu'un trésor n'acquittera jamais.

MILLER.

De tous les amoureux c'est bien là le système; Mais les parens, Monsieur, ne pensent pas de même. Le monde n'admet plus tous ces grands sentimens: Il n'accorde aux vertus, il n'accorde aux talens, Qu'une estime assez froide et des égards stériles. Tous ces biens, sans argent, sont des biens inutiles. C'est l'usage: nos vœux ne le changeront pas.

SOLIGNY.

Malheur à qui peut faire un calcul aussi bas! Mais brisons... Ecoutez de grâce, le tems presse: Vous connaissez, Monsieur, l'excès de ma tendresse.

SCENE XII.

Les Précédens, Mad. DALVILLE.

(Madame Dalville sort de son appartement; elle aperçoit Miller et son neveu, elle rétrograde et se tient à la porte.)

mad. DALVILLE, à part.
O Dieu! j'allais troubler un bien cher entretien.

er un bien cher entret

Mais j'ai su tout prévoir, pour ne hasarder rien.

mad. DALVILLE, à part.

C'est charm ant!

MILLER.

Il est bien d'avoir de la prudence.

Songez que vous serez seul dans ma confidence.

mad. DALVILLE, à rt.

Nous serons deux.

 $\cdot \, \, {_{\text{Digitized by}}} Google$

MILLER.

Au fait.

soliony, mystérieusement, et à l'écart.

Dans des climats divers,

Depuis long-tems, Monsieur, vous parcourez les mers?

J'ai franchi tour-à-tour l'un et l'autre hémisphère, Tantôt bien, tantôt mal; c'est le sort d'un corsaire. SOLIGNY.

Vous avez essuyé bon nombre de combats?

Si je les racontais, je n'en finirais pas.

Mad. DALVILLE, à part.

Où veut-il en venir?

SOLIGNY.

Quoiqu'au fait, par l'issne, Des plus vaillans, par fois, l'attente soit déçue, Si j'en crois ce qu'on dit, il n'est pas moins certain, Qu'un seul combat heureux enrichit un marin.

MILLER.

Oui, Monsieur, quelquefois: quand le sort favorise, On n'a besoin souvent que d'une bonne prise.

SOLIGNY.

Eh bien! par ce hasard richement partagé, De trésors, aujourd'hui, vous arrivez chargé.

Vraiment!

SOLIGNY.

Vous m'entendez : de ma pleine puissance, Je vous dote, à l'instant, d'une fortune immense.

MILLER.

Bien obligé: pour moi c'est un profit tout clair; Mais le présent, Monsieur, ne vous coûte pas cher.

SOLIGNY.

Permettez que j'achève, et vous m'allez comprendre. Pour dresser le contrat, quand il faudra descendre A ces menus détails, qu'exigent les parens, Offrez pour dot...

MILLER.

Combien?

Soixante-mille francs.

C'est assez.

MILLER.

En effet la demande est modeste.

(24)

mad. DALVILLE, à part.

Monsieur mon cher neveu ne veut pas être en reste.

MILLER.

Mais, les ving mille écus, qui les paiera?

SOLIGNY.

Moi.

Vous f

SOLIGNY.

Trop heureux d'acquitter un tribut aussi doux!
D'une immense fortune, un jour, je serai maître;
D'avance à Maria je veux les reconnaître,
Et mon offre n'a rien qui vous doive offenser.

MILLER, à part.

De ce jeune étourdi je ne sais que penser.

SOLIGNY.

La supposition n'est pas invraisemblable.

MILLER.

Jamais on n'a conçu rien de plus raisonnable.

Ainsi donc entre nous tout est bien convenu.

MILLER.

Vous n'en douteriez pas si j'étais mieux connu.

SOLIGNY.

Chez ma tante à l'instant je vais vous introduire.

(Madame Dalville rentre.)

MILLER.

Sous ces dehors grossiers! craignez de m'y conduire, Evitons, croyez-moi, ce dangereux écucil...
Comme un autre, d'ailleurs, j'ai mon petit orgueil:
Quand on a le projet de subjuguer leurs âmes,
Il faut se présenter décemment chez les dames:
Mon aspect détruirait l'effet de votre plan:
Puisque je dois passer pour un homme opulent,
Il me faut un habit qui convienne à mon rôle:
Vous ne languirez pas, comptez sur ma parole.

SOLIGNY.

Irrévocablement!

MILLER.

Je ne trompe jamais, Et je tiens franchement tout ce que je promets.

SOLIGNY.

Jy compte.

SCENE XIII.

SOLIGNY, seul.

Ce marin m'inspirait quelque crainte; Mais je puis à l'espoir me livrer sins contrainte. Quel brave homme ! en ses traits quel air de loyauté! Que son ton brusque même annonce de bonté! Voilà comme il faudrait un époux à ma tante: Elle a trente ans au plus, il n'en a pas cinquante... Non... mais il n'est pas riche... Eh! qu'importe après tout? De les unir un jour on peut venir à bout : Un tel projet n'est pas sans obstacles, sans doute; Mais pour les applanir je trouverai la route, L'amour et l'amitié seconderont mes vœux : C'est charmant : des mortels je suis le plus heureux.

SCENE XIV.

Mad. DALVILLE, SOLIGNY.

mad. DALVILLE.

Je prends à ce bonheur une part bien sincère ; Le motif, à coup sûr, n'en est pas ordinaire.

SOLIGNY.

Je l'avouerai, ma tanté, en ce moment si doux, Comblé de vos bienfaits, je m'occupais de vous. mad. DALVILLE.

De moi!

SOLIGNY.

Je me disais, comment est-il possible, Qu'avec un cour si bon, une âme aussi sensible, Avec cet enjouement, cette amabilité Qui donnent tant de charmes à sa société, Ma tante riche et belle, à la fleur de son âge, Se condamne aux ennuis d'un éternel veuvage! C'est par attachement, par intérêt pour moi, Qu'elle subit le joug d'une aussi dure loi : Et moi! de son malheur, je pourrais être cause! Je sais en pareil cas ce que l'honneur m'impose; Je me reprocherais ses soins et ses bienfaits, S'ils devaient lui coûter un instant de regrets.

.blima in an aige

Maria.

. Mad. DALVILLE.

Vous vous disiez cela!

SOL'GNY.

Dans le fond de mon âme.

mad. DALVILLE.

Et vous avez conclu?...

SOLIGNY.

Que l'hymen vous réclame,

Qu'il ne peut renoncer aux droits qu'il a sur vous, Et que des aujourd'hui je vous donne un époux; Oui, ma tante, aujourd'hui Soligny vous marie.

Voyez comme entre nous agit la sympathie!

Je me disais de meme, avec un peu d'humeur,

Se peut-il qu'un jeune homme instruit et plein d'honneur,

A qui je supposais des mœurs, de la franchise,

Se permette aujourd'hui sottise sur sottise?

Qu'il soit inconséquent, ridicule, importun,

Qu'il ait heaucoup d'esprit, et pas le sens commun?

Les torts en sont à moi, par trop de complaisances,

J'ai laissé le champ libre à ses extravagances;

Il faut y mettre un terme: une forte lecon

Dont il a grand besoin, murira sa raison.

Vons vous disiez cela?

mad. DALVILLE.

Mot pour mot, je vous jure.

Et vous avez conclu?...

Mad. DALVILLE.

Qu'il faut qu'une main sûre,

Un guide respectable, un mentor éclairé, Ramène, s'il se peut, votre esprit égaré: Qu'une femme à la fois douce, et pourtant sévère, Corrige les travers de votre caractère; Votre état, Soligny, me fait vraiment pitié, Et pour vous en tirer, je vous ai marié.

Marié!

mad. DALVILLE.

De ma part, l'équité le réclame:

Vous m'offrez un mari, je vous dois une femme.

Oh! ce n'est qu'un projet....

mad. DALVILLE.

Pleinemeut arrêté.

Vous voyez que j'en fais aussi de mon côté, Mais quoique nous ayons formé chacun le nôtre, Vous souscrirez au mien, et j'oublierai le vôtre.

Je sais tout le respect qu'à vos ordres je dois,
Mais j'y resisterai pour la première fois,
Vos avis sont toujours présens à ma mémoire;
Cent fois vous m'avez dit, et j'ai du vous en eroire,
Que la conformité des humeurs et des goûts;
Pouvait seule assurer le bonheur des époux.
Qu'un sage, en s'éloignant de la route commune,
Recherche la vertu bien plus que la fortune;
Et que l'hymen, enfin, ést rarement heureux,
Si l'estime et l'amour n'en ont formé les nœuds.
De si sages conseils m'ont paru sans replique,
Et mon cœur pénétré les a mis en pratique.

Mad. DALVILLE.

Oui; je vois à quel point vous avez profité: Le plan qu'avec Miller vous avez concerté Ne m'en laisse aucun doute: il joint à la finesse Autant de profondeur que de délicatesse. sourchy, étonné.

Hé quoi !... vous connaissez... vous auriez entendu...

Mad. DALVILLE.

L'entretien tout entier.

SOFIGNY.

O ciel! je suis perdu!

mad. DALVILLE, gaiment.

Pourquoi done? Far hasard je parvieus à connaître
Un projet dont l'idée est un vrai coup de maître;
Mais ce hasard heureux n'a fait que décéler
Ce que probablement vous m'alliez révéler:

Vous m'auriez prise au moins pour votre cosidente, Un neveu n'eut jamais de secrets pour sa tante. soliony.

Je suis un étourdi, j'en conviens avec vous, Ma tante, accablez-moi de tout votre courroux; Mais, de grâce épargnez à mon âme éperdue, Ce ton désespérant, ce sang-froid qui me tue.

Mad. DALVILLE.

Si je prenais, Monsieur, la chose au sérieux,
Etes-vous bien certain de vous en tronver mieux?

Quoi! sans me consulter, sans daigner m'en instruire,
Sans même avoir prévu si j'y pouvais souscrire,
Comme un maître absolu qui fait partout la loi.

Vous disposez de vous, vous disposez de moi! Suis-je donc une esclave à vos ordres soumise? Que dis-je? non content de m'avoir compromise, Aux yeux d'un étranger vous vous avilissez! Aveugle, mais sans frein dans vos vœux insensés, Vous voulez qu'un marin dont vous aimez la fille, Par un détour grossier trompe votre famille, En se donnant un titre et des biens qu'il n'a pas: S'il était vrai qu'il eût des sentimens si bas, S'il pouvait s'oublier, Maria, la première, Malgré tout son respect, démentirait son père, Elle en a sait serment : ainsi, mon cher neveu, Vous pouvez de sa part attendre un désaveu. Laissez donc vos projets, et de votre folie, Au lieu de m'en facher, trouvez bon que je rie. Mais soyez prêt à suivre en tout mes volontés, Je ne peux, qu'à ce prix, vous rendre mes bontés.

Soligny, dans la plus grande agitation.

Oui, ma tanțe.

mad. DALVILLE.

Ecoutez.

soligny, sans Fentendre.

Maria, la première...

Mad. DALVILLE.

Vous connaissez Dupré?

soligny, toujours de même.

Démentirait sou père...

mad. Dalville.

Qui demeure ici près.

Elle en a fait serment !

Mad. DALVILLE.

Voulez-vous, Soligny, m'écouter un moment?

Oui, ma tante.

mad. DALVILLE.
Passez chez Dupré, mon notaire.
soligny, à part.

De l'amour le plus vrai, voilà donc le salaire!

Vous viendrez m'apporter l'écrit qu'il vous rendra.

Je suis prêt à signer tout ce qu'il vous plaira : De mon trouble apparent ne craignez rien, ma tante : Trahi dans mon amour, trompé dans mon attente, Après le coup affreux qu'on vient de me porter. Que me font les liens que je vais contracter? Mon cœur, de votre choix, ne conçoit point d'alarmes: Quel qu'il soit, le dépit lui prêtera des charmes, Belle ou laide, en un mot, je me crois trop heureux De suivre, en me vengeant, et votre ordre et vos vœux. (En sortant.)

Je suis au désespoir.

SCENE XV.

Mad. DALVILLE, MARIA, vétue avec la plus grande simplicité, JULIE.

JULIE, à Maria. Ne craignez rien, vous dis-je: Un changement d'état n'est pas un grand prodige: Madame, avec bonté, recevra vos adieux, Vous pouvez, sans effroi, vous montrer à ses yeux. mad. DALVILLE.

Pourquoi donc, Maria, cette métamorphose? MARIA, avec une sorte d'enjouement qu'elle conserve jusqu'à la fin de la scène.

Madame, ainsi que moi, vous en savez la cause. Pauvre , mais vertueux , quand mon père revient , Je reprends, à sa voix, l'habit qui me convient.

mad. DALVILLE. Tont modeste qu'il est, votre vertu l'honore, Et sa simplicité vous embellit encore.

Mais en effet, Madame, il lui sied à ravir.

Je l'ai repris, du moins, avec bien du plaisir. Il doit être pour moi d'un grand prix, je vous jure, Pour les maux qu'il m'évite et les biens qu'il m'assure. Vous vouliez par vos soins adoucir mon destin, Mon cœur en est touché; mais le dirai-je enfin, Pour retrouver l'appui que le ciel me renvoie, Je vous quitte à regret et pourtant avec joie.

Voilà ce qui s'appelle un singulier aveu.

Vous savez ce qu'a fait monsieur votre neveu : Je ne sais par quel art il a séduit mon père, Mais du moins à son plan je suis fort étrangère, Et quand il serait vrai qu'un jeune homme imprudent Eut fait naître, en mon cœur, l'amour le plus ardent, Un semblable détour suffirait pour l'éteindre. Je fus, toute ma vie, incapable de feindre, Et je dois, à l'instant, me soustraire au danger, De vous tromper, Madame, ou de vous affliger, Heureuse, en vous quittant, d'emporter votre estime. Mad. DALVILLE, l'embrassant.

Vous m'enchantez, ma chère!

JULE, à part.

Oui, l'exemple est sublime.

C'est ainsi que parlaient Clarisse , Paméla , L'héroïque Arthamène et la chaste Atala.

mad. DALVILLE.

J'e n'attendais pas moins de vous, ma chère amie, J'aime vos sentimens et je les apprécie, Je vous vois, à regret, vous éloigner de moi, Mais quoique votre père en ait prescrit la loi, Vous ne devez vous rendre à cet ordre suprème Qu'au moment qu'il viendra vous réclamer lui-même.

MARIA.

Il ne saurait tarder : j'attendrai son retour.

Mad. DALVILLE.

Je vous retiens ici, jusqu'à la fin du jour! De votre attachement j'ai déjà plus d'un gage, Et j'en exige encor ce dernier témoignage.

(Elle sort.)

ij

SCENE XVI.

MARIA, JULIE.

JULIE.

C'est parfait, mon enfant, j'ai lu bien des romans; Mais jamais je n'ai vu de plus beaux sentimens.

MARIA.

Quand le devoir conduit, le chemin est facile.

ULIE.

Vous avez l'amitié de madame Dalville; Moi, j'éprouve pour vous le même sentiment: Nous vous protégerons; mais soyez, mon enfant, Ce qu'on est ou du moins on doit être à votre âge : Soyez bonne, indulgente et surtout soyez sage.

MARIA.

Vous me protégerez.?

JULIE. Le ciel m'en est témoin. (3₁)

MÀRIA.

Merci: mais savez vous si j'en aurai besoin?

Comment?

MARIA.

On est souvent trompé par l'apparence; Ecoutez: je veux bien vous dire en confidence Que mon père a promis à monsieur Soligny Vingt mille écus de dof.

JULIE. Quoi! vingt mille écus! MARIA.

Oui.

JULIE, à part.

Pourquoi donc, à madame en avoir fait mystère.

MARIA.

Il a probablement ses raisons pour se taire.

JULIE, à part.

Il est pauvre, il est riche, on n'y conçoit plus rien.

Hé bien ! qu'en pensez-vous? vous me vouliez du bien, Vous voyez qu'à mon tour je puis vous être utile, Vous avez l'amitié de madame Dalville; Moi, j'éprouve pour vous le même sentiment. Je vous protégerai : mais soyez, mon enfant, Comme on est, ou du moins l'on doit être à votre âge, Soyez bonne, indulgente, et surtout soyez sage.

ULIE.

Vous vous vengez méchante!... au surplus dans ce cas, Je l'ai bien mérité.... d'où viens-donc ce fracas? Mais, si j'en crois mes yeux, c'est monsieur votre père, Ah! mon dieu! qu'il est beau!... ce n'est plus ce corsaire, Cet obscur matelot que j'ai mal accueilli.... C'est un prince.....

MARIA, à part.

Il suit donc le plan de Soligny!

Je ne l'aurais pas cru, lui dont l'âme est si franche....

Oh! du moins avec lui je prendrai ma revanche.

SCENE XVII.

Les précédens, MILLER, veiu très-richement.

MILLER.

Comme je l'ai promis, me voile revenu:

Eh bien! sous cet habit comment me trouves-tu? Toi, dans ce négligé, tu me parais charmante.

MARIA.

Monsieur....

MILLER.

D'honneur: et vous, la vieille gouvernante, Allez vous informer si je puis être admis, Tenez..... (il lui donne une bourse.)

JULIE.

C'est à mes soins attacher trop de prix. Quel trésor, aujourd'hui, vous retrouvez ma chère.

SCENE XVIII.

MARIA, MILLER.

MILLER.

Hé quoi donc, Maria ne dit rien à son père!

Mon père!... vous, monsieur?... sous ces dehors!... oh non, Il ne m'appartient pas de vous donner ce nom. Je craindrais trop ici de faire une méprise: De mon père, jamais, ce ne fut là la mise: Jamais il n'afficha les grandeurs et l'éclat. Il sait qu'on ne doit point rougir de son état: Qu'il n'est jamais permis de sortir de sa sphère: Regardez-moi, je suis la fille d'un corsaire, J'en ai repris l'habit,

MILLER.

Fort bien, fort bien, vraiment, C'est on ne peut pas mieux retorquer l'argument, Dans ce moment, sur moi, tu reprends l'avantage.

MARIA.

Ne poussons pas plus loin un pareil badinage, L'estime est un trésor qu'un rien crée ou détruit, Ne nous exposons pas à la perdre sans fruit.

MILDER.

Jene te comprends pas.

MARIA.

Séduit par la promesse
D'un jeune homme éperdu, qui dans sa folle ivresse,
Croit par un vain détour abuser ses parens,
Pourriez-vous seconder ses projets imprudens!
Non: vous n'êtes pas fait pour joner un tel rôle.
MILLER.

Que veux-tu, mon enfant, j'ai donné ma parole: Peut-être en la donnant me suis-je trop pressé. (33)

MILLER.

Mais pour reculer je suis trop avancé.

MARIA

Eh! bien! c'est donc à moi qu'il convient de détruire L'édifice incertain qu'il vous plut de construire. Je n'en disconviens pas, il en coûte à mon cœur; Les nœuds que je dissous auraient fait mon bonheur. Vous savez à quel point Soligny m'intéresse; Mais l'honneur m'interdit de flatter sa tendresse, Et malgré mes regrets, je jure devant vous, Que jamais Soligny ne sera mon époux.

MILLER

Tu jures! . . . voilà bien un serment téméraire.

MARIA.

Quoi qu'il puisse arriver, je le tiendrai mon père.

C'est ce qu'il faudra voir ... l'on vient de ce côté ... Eh! mais ... c'est Soligny ... qu'il paraît agité!

SCÈNE XIX.

Les Précédens, SOLIGNY.

SOLIGNY.

Un funeste hasard a trompé notre attente, Monsieur, tout nos projets sont connus de ma tante; Il faut y renoncer: j'en suis au désespoir; Mais la nécessité nous en fait un devoir, Ainsi....

SCÈNE XX et dernière.

JULIE, MILLER, Mad. DALVILLE, MARIA, SOLIGNY.

mad. DALVILLE.

Pardon, monsieur, si je vous fais attendre.

MILLER.

Des excuses! quand j'ai des grâces à vous rendre! Madame, en vérité, vous m'en voyez confus. Mad. DALVILLE.

Laissons les complimens, ils seraient superflus.
MILLER.

Je suis de votre avis: toujours franc et sincère,

Maria.

E

Je dis ce que je pense et vais droit en affaire. Rien de plus odieux que la duplicité.

JULIE, à part.

Du moins, s'il finit mal, il a bien débuté.

MILLER.

Ainsi, d'un vieux marin, pardonnez la rudesse, Vous avez de ma fille accueilli la jeunesse, Vous l'avez protégée, et chez vous, aujourd'hui, D'une main respectable elle a trouvé l'appui; Je vous en remercie: en vous quittant, madame, Nous emportons taus deux, dans le fond de notre ame, De vos généreux soins un profond souvenir.

MARIA.

Il m'aurait été doux de vous appartenir,
Je m'éloigne à regret d'une amie aussi chère:
Vous me le pardonnez: c'est pour suivre mon père,
(Elle embrasse Mad. Dalville,)
soligny, à part.

C'en est donc fait!

MILLER.

De vous prêt à me séparer, Je ne dois pas, je crois vous laisser ignorer, Que brûlant d'être admis au sein de ma famille, Mon sieur de Soligny m'a demandé ma fille.

mad. DALVILLE.

Je le savais, monsieur: et quoique mon neveu, De son discret amour ne m'eut pas fait l'aveu, J'avais sçu pénétrer ses vœux et sa tendresse; Je savais tout eufin, jusqu'à votre promesse. Mais, je dois l'avouer, usant de tous mes droits, Déjà pour Soligny j'avais fixé mon choix.

MILLER.

Puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire.

Mad. DALVILLE.

Demeurez: de ce choix il faut bien vous instruire.

(A Soligny.)

Lisez, monsieur, lisez.

SOLIGNY.

Ma tante, en vérité, C'est jusques à l'excès pousser la cruauté.

mad. DALVILLE.

Je me venge: lisez.

solieny, lisant.

« De son bonheur jalouse,

« J'accorde à Soligny Maria pour épouse,

Si son père y souscrit »... O! comble du bonheur!
Ma tante, il y consent :... n'est-il pas vrai, monsieur?
A peine de mes yeux j'en crois le témoignage.
Non: le triste captif, échappé d'esclavage,
Le sujet aux grandeurs élevé par son Roi,
Ne sont pas de leur sort plus enchantés que moi.

Julie.

Si vous n'y mettez ordre il en perdra la tète.

Modérez ce transport: il n'est pas très-honnète D'oublier tout ici pour ne songer qu'à vous.

Ma tante, il est vrai... mais, ce moment est si doux !

mad. DALVILLE.

Poursuivez.

SOLIGNY.

M'y voici... » De son bonheur jalouse, » J'accorde à Soligny Maria pour épouse... » Riche de ses talens, riche de ses vertus... » MILLER.

Vous pouvez ajouter: Et de vingt mille écus.

Mad. D.LVILLE, en riant.

Quand je sais vos projets, cessons ce badinage.

MILLER.

Monsieur de Soligny n'en veut pas davantage, N'est-il pas vrai, Monsieur?... j'ai, de suite, accordé, Et j'apporte en effet ce qu'on a demandé.

SOLIGNY.

Ne me rappelez pas mes erreurs, je vous prie.

mad. DALVILLE.

Ce serait un peu loin porter la raillerie.

MILLER.

Je ne sais à mon tour si vous me plaisantez, Mais les vingt mille écus sont ici bien comptés. Vous paraissez douter?

mad. DALVILLE.

Je ne saurais m'en taire.

MILLER.

Il faut donc à vos yeux dévoiler le inystère:
Monsieur de Soligny, jeune homme industrieux,
Aime avec force, mais il devine encore mieux.
De son autorité prodiguant les largesses,
Il m'a daigné combler d'honneurs et de richesses;
Je lui sais gré du but qu'il s'était proposé,
Mais je suis en effet, ce qu'il m'a supposé.

Possesseur aujourd'hui d'une honnête fortune, Les biens dont je jouis n'ont rien qui m'importune, Je puis les avouer, ils me sont bien acquis, C'est sur les ennemis que je les ai conquis, J'en fais gloire, et le Roi, pour prix de mes services, A de marques d'honneur couvert mes cicatrices. Ainsi, quand pour s'unir à votre cher neveu, Ma fille a, pauvre encore, obtenu votre aveu, Je ne puis qu'applaudir à tant de bienveillance Et de mon propre aveu sceller cette alliance.

Mad. DAI VILLE. Je n'ai rien à répondre à de tels argumens.

JULIE, à Mad. Dalville. Hé bien! une autre fois, croirez-vous aux romans? Le roman disait vrai: vous la voyez, c'est elle... Ainsi, décidément, c'est une demoiselle.

MARIA.

Sans soupçonner le sort que je viens d'obtenir, Madame, il m'était doux de vous appartenir; Je l'ai dit: désormais votre nièce chérie, Par devoir et par goût, vous tiendra compagnie.

20 JY 63

FIN.